

KEZAKO

27 août 2013
à viz eoSt

n°4



Edito / Pennad-stur

Deuet int!

Le Festival, pour cette 36^{ème} édition, a décidé d'aller à la rencontre des gens du voyage. Soit. Le but inavoué était aussi de faire venir sur la place de la Résistance ces mêmes gens du voyage. Pour un échange réciproque. Pari réussi à voir Negro, rémouleur, se balader avec sa machine à aiguiser les couteaux, alimentée par un moteur de bagnole; à voir Anne et Ano arpenter le festival, en invités officiels, fiers d'être présents, accueillis à leur tour. Vraiment. Sans méfiance, ni réticence. Ceux-là mêmes qui disent préférer inviter qu'être reçus, soucieux à l'extrême d'être de bons hôtes, apprécient de sortir de l'aire où ils résident. Parce qu'une rencontre n'est jamais à sens unique. Si certains Douarnenistes ont attendu cette édition du Festival pour entrer sur le terrain des gens du voyage, en venant à leur tour au festival, ces derniers signent la pérennité des relations entre français itinérants et sédentaires.



Devinette :

- Célèbre acteur de second rôle du cinéma français
- il est issu d'une famille de forains, dentistes ambulants qui a donné son nom à un baume soignant les gerçures
- ses parents, après s'être sédentarisés ont tenu un cinéma à Douarnenez (L'Apollo)
- en novembre 2013, on fêtera les 40 ans de sa mort à Douarnenez, où il est enterré avec ses parents.

De qui s'agit-il?

Jeu de langue /

Troioù lavar

Beaucoup de gens sont venus de loin pour rejoindre Douarnenez, mais gant ar c'hammed kentañ e krog ar veaj hirañ, et la récompense était au bout de la route: 3ukel so phirel, kòkala arakhel, chien qui voyage trouve des os - enfin, même si certains Sintés, Rroms et autres Ter-

maji trouvent que les gadjé oublient parfois de mettre des os, et un peu de viande autour, sur les plateaux repas vegan... Qu'y faire? Celui qui ne monte pas à cheval, ne tombe pas de cheval: Kon na ukliol opr-o grast, grastestar na perel, an neb ne bign ket war gein ar marc'h, ne gouez ket war an douar!

Les Rroms sont des gens sages, qui avertissent avant que qui-

conque ne se lance dans une recherche vaine: ne cherche pas un cheveu dans un char de foin! Ma ròde o bal and-o vordon le sulumenqo, arabat klask ur vlevenn e-barzh ur c'harrad foenn! Les Français, au contraire, semblent avoir déjà essayé. Toutefois, désabusés, ils en ont tiré la leçon: autant chercher une aiguille dans une botte de foin. À Douarnenez, avoir

de la place dans la salle où passe le film que l'on veut absolument voir, ne pas manquer l'indispensable débat, relève parfois un peu de la quadrature du cercle, enfin, vous savez, cette idée bizarre de chercher cinq pattes au mouton, klask pemp troad d'ar maout. Mais n'oubliez pas qu'i buti kerdini vaxte si daj e baxtaqi, la chance est fille de l'ouvrage fait à temps!

Roms, Tsiganes et Voyageurs / Rromed, Termajied ha Beajourien

Stigmatisation des "Roms", l'overdose

« Hitler n'en a pas tué assez ». Au mois de juillet, cette déclaration abjecte du député-maire centriste de Cholet Gilles Bourdouleix sur les Roms est dénoncée d'une même voix par les politiques et les médias français. Pourtant, quelques semaines plus tard, l'hebdomadaire Marianne s'interroge : « Roms : tout dire? », suivi le 22 août par Valeurs Actuelles, qui ne se pose même plus de question et titre : « Roms, l'overdose ».

Au-dessous de ce titre-choc, les mots-clés « assistanat » et « délinquance » surplombent le logo d'une caravane barrée de rouge. Une telle prise de position éditoriale antirom est inédite en France.

Pourtant, selon Valeurs Actuelles, il s'agit d'un courant de pensée qui domine aujourd'hui chez les Français : près de 9 sur 10 seraient favorables au démantèlement des camps illicites selon un sondage Harris. Ce que l'hebdo oublie de mentionner, c'est que dans ce même sondage, 55% se disent indifférents à l'installation des Roms sur un emplacement prévu.

Depuis 2002 et la suppression du régime des visas européens pour la Roumanie et la Bulgarie, et plus encore depuis 2007, et l'entrée de ces deux États dans l'UE, les dérapages se multiplient quand il s'agit d'évoquer les Roms. À l'été 2010, le discours de Grenoble de Nicolas Sarkozy a fini de jeter le trouble dans les esprits, amalgamant ouvertement Roms et délinquance.

S'il y a overdose, ce serait plutôt vis-à-vis des politiques et des médias qui se shootent depuis des années au même produit : « les Roms », multipliant les effets d'annonce et les titres sensationnalistes. D'ailleurs, qui sont donc ces « Roms » ? En réalité, le terme désigne l'ensemble de ce qu'on appelle aussi les « Tsiganes », c'est à dire Gitans, Manouches et Roms d'Europe de l'Est. Pourtant, journalistes et élus font de plus en plus souvent l'amalgame entre une population de plusieurs centaines de milliers d'individus installée en France depuis des générations, et une population de migrants précaires, environ 15 à 20.000 personnes, qui arrive en toute légalité sur le territoire français.

Pour ouvrir son dossier consacré aux Roms, Valeurs Actuelles entretient aussi

sciemment la confusion. « La France subit une invasion de "gens du voyage" majoritairement issus de Roumanie et de Bulgarie », explique l'hebdo en ouverture de son dossier, relayant le discours de l'extrême-droite, à moins que ce ne soit celui de la droite décomplexée, dont il se revendique. L'objectif est clair : dénoncer les conséquences forcément néfastes de l'immigration.

À l'été 2012, à peine rentré en fonction au ministère de l'Intérieur Manuel Valls annonçait déjà qu'il allait poursuivre la politique de démantèlement des campements illicites initiée par l'UMP. Face au tollé provoqué au sein de la nouvelle majorité, le gouvernement avait infléchi son approche. Le 26 août 2012, le gouvernement Ayrault publiait une circulaire censée mieux encadrer les expulsions et favoriser l'insertion des populations roms. Un an plus tard, on peut remarquer que ce dispositif n'a pas eu l'effet escompté et que le discours sécuritaire a repris de plus belle. Force est donc de constater que le PS a beau jeu de s'indigner du discours antirrom de l'opposition, mais que dans les mots et les actes, il en applique les principes.

Il est plus que temps que médias et politiques entament une cure de désintoxication pour purger leurs discours de contre-vérités éhontées. La mise en place d'une véritable politique d'insertion, seule solution pour avancer sur le dossier Rom, a déjà attendu trop longtemps. En effet, la politique répressive, entamée par la Droite et poursuivie par la Gauche, a montré son échec. D'autant que les idées d'extrême-droite se nourrissent « souvent de l'impuissance publique », comme l'expliquait au Monde Jérôme Fourquet, directeur du département opinion de l'IFOP.



Retrouvez le Kezako sur les sites... festival-douarnenez.com

blogs.mediapart.fr/blog/dzfestival

balkans.courriers.info

depechestsiganes.fr

Rencontre / Emgav

Andrei Rus: Cinéma roumain, héros passif et gymnastes roumaines

Andrei Rus a 28 ans et vient de Bucarest en Roumanie. Il coordonne la revue de cinéma « Film Menu » où il écrit des critiques de cinéma et donne des cours sur l'histoire du cinéma à l'Université de Bucarest.

Comment juges-tu la programmation « Roumanie, une expérience cinématographique » ?

Je crois que c'est un programme presque complet, la plupart des grands auteurs roumains sont présentés. Il y a beaucoup de fictions, peut-être pas assez de documentaires. Les films de Lucian Pintille sont les seuls films du cinéma classique, d'avant la Révolution. Beaucoup de films classiques ne sont pas connus parce qu'ils ne sont pas en DVD.

Qu'entends-tu par cinéma classique ?

Le cinéma classique roumain est celui des années 1950. Dans les années 1960 il y a eu une nouvelle génération avec un cinéma plus proche de la nouvelle vague européenne, anglais par exemple. Les réalisateurs les plus connus sont Lucian Pintille, Liviu Ciulei. Puis dans les années 1970, émerge une nouvelle génération avec des films pluralistes, avec Mircea Danieluc, c'est une génération plus proche de celle de maintenant, moderne. Puis dans les années 1980-2000 marquent une période avec moins de talent, avec des films grand public. Puis viennent les



«Félicia plus que tout»,
l'un des coups de cœur d'Andrei Rus,
vendredi 30, à 14h30, à l'Auditorium

années 2000 avec de nombreux films présentés au Festival.

Quel a été l'impact de la Révolution sur le cinéma ?

Le régime de Ceausescu a eu différentes périodes. Les années 1960-1970 étaient plus libres pour les artistes, c'est la raison pour laquelle il y a eu beaucoup de films comme « La Reconstitution ». Le début des années 1970 est une période de pénurie, où le régime applique une idéologie plus forte. Puis après la Révolution est une période de liberté. Beaucoup de cinéastes qui ont connu l'époque de Ceausescu ont fait des films très hystériques, il n'y avait plus de retenue. C'est comme une grande salade où l'on met tous les ingrédients dedans, mais ça ne fait pas un tout intéressant, sauf Pintille avec « Trop tard ». La nouvelle génération d'aujourd'hui a débuté dans ce contexte avec de l'indulgence envers eux-mêmes. Cristian Puiu voulait refléter la réalité du quotidien, comment les gens se comportaient entre eux. « Le matos et la thune » est un film qui a ouvert une porte pour les cinéastes roumains.

Et qu'est ce qui peut expliquer cette vitalité du cinéma roumain aujourd'hui ?

Il y a une révolte contre la métamorphose, ce type de cinéma des décennies précédentes. Ils présentent des héros passifs. Leurs protagonistes observent, mais ils ne peuvent rien faire pour changer les choses. Cela avantage les commentaires sociaux, le regard sur les structures sociales, sur ce qui se passe dans le quotidien. Cela plaît à l'étranger, mais les Roumains sont moins intéressés par ce cinéma parce qu'ils connaissent cette réalité.

Comment ce succès du cinéma roumain est-il perçu en Roumanie ?

C'est étrange. Il y a un parallèle avec l'équipe féminine de gymnastique. On était très bon en gymnastique, c'était une fierté nationale, on était les meilleurs. Et quand l'équipe a été moins bonne ça a été perçu comme le destin, personne n'a rien fait pour changer cela. C'est pareil avec le cinéma. Quand un film roumain gagne un prix important il fait 2-3 jours la Une de la presse et après c'est fini, on n'en parle plus et rien n'est fait pour améliorer les choses. Douarnenez a 15.000 habitants et possède deux cinémas. En Roumanie des villes de 100.000 n'en possèdent pas !

Que penses-tu de ce Festival justement ?

C'est différent des autres festivals. Il y a ici un grand intérêt pour les problèmes sociaux, les cultures. C'est intéressant de voir beaucoup se mélanger des jeunes qui n'ont pas le même aspect extérieur. Il y a beaucoup de bénévoles, c'est émouvant. Ils sont très aimables et amicaux, ils parlent facilement. Je suis impressionné par le nombre de spectateurs, pour des films qui n'ont pas de stars. Les gens ici viennent au cinéma pour le sujet du film.

Actualités /

Ar c'heleier

Grand rassemblement annuel des Roms évangéliques dans le

Loiret. Des centaines de caravanes évangéliques sont arrivées à Nevoy (Loiret) pour le rassemblement annuel « Vie et Lumière », qui réunit des Roms de toutes les communautés

depuis les années 1950. Du 25 août au 1^{er} septembre, 15 à 20.000 fidèles se retrouvent pour des célébrations religieuses, des études bibliques, des rallyes de jeunes et des baptêmes. À l'intérieur du terrain, acquis par la mission évangélique tsigane en 1989, un service d'ordre veille au bon ordre : alcool, cigarettes et musique non-religieuse sont interdits

durant le rassemblement. « L'évangélisme a changé la communauté en mieux. Finies les bastons, on est tous unis autour de Jésus », raconte une fidèle. Mais les riverains regardent toujours d'un mauvais œil ces voisins. « Il ne faut rien leur acheter, rien leur vendre. Je ne discute pas avec eux. Si je le fais, c'est avec le bout de mon fusil », s'empare l'aubergiste de Nevoy.

En Serbie, trois entreprises aident les populations défavorisées

qui n'ont pas accès au crédit bancaire, principalement roms, à obtenir des microcrédits. Pour ce faire, Mikrofinans, Mikro Razvoj et AgroInvest Fond ont dû trouver des failles dans la loi.

La Grande Tribu / Ar Meuriad Bras

1996-2013: les Sans-papiers de Saint-Bernard au festival

Août 96. Depuis plusieurs mois, l'équipe du Festival est partie à la rencontre des Communautés immigrées en Europe. La thématique a fait débat au sein du conseil d'administration, c'est un peu la première fois que l'on choisit un thème transversal, une filmographie que l'on ne peut circonscrire à un territoire. Le catalogue regorge de promesses: on y trouve côte à côte le bijou de Robert Bozzi, Les Gens des baraquas sur l'immigration portugaise, ou le magnifique Déjà s'envole la fleur maigre du belge Paul Meyer. Un film longtemps censuré en Belgique, qui fait admirablement rimer Borinage, chômage et charbonnage.

L'affiche même du festival a donné lieu à bien des palabres. Elle a été confiée à Siobhàn Gately, une Irlandaise. Celle-ci nous a proposé une version avec un

homme en djellabah et babouches, portant valise en carton et carte de séjour géante. Mais les attentats à la bombe, qui ont frappé la France entre juillet et octobre 95, et officiellement attribués au G.I.A, sont encore trop proches. Alors Siobhàn se résout à habiller son présumé immigré musulman d'un costard cintré et casquette de toile, qui nous renvoie plutôt aux premiers ouvriers italiens ou polonais. On ne parle pas alors d'islamophobie, mais la figure de l'étranger n'est-elle pas déjà bien instrumentalisée par nos politiciens?

En tout cas, nous dédions cet été-là notre édition aux Sans-papiers de Saint-Bernard, qui ont entrepris d'occuper la petite église parisienne depuis la fin Juin. Ils sont près de 300, grévistes de la faim, femmes, nouveaux-nés. Un prêtre atypique, Henri Coindé, les soutient au jour le jour. Sur nos ondes radio, on peut parfois entendre 'un certain Stéphane Hessel, qui prend fait et cause pour eux. Mais nous oublions l'actualité pour plonger dans les salles obscures. Coeur battant.

Jamais le festival n'a autant ressemblé à une tour de Babel en technicolor. Fernand Melgar, espagnol immigré en Suisse, baragouine avec Gurindher Chadha,

Indienne parée d'un humour décapant, à l'image de son Bhaji on the beach sur ses concitoyens émigrés en Grande-Bretagne. Le cinéaste Jacques Kébadian, auteur de Mémoire arménienne, a interrompu son tournage à Saint-Bernard pour venir. Samia Messaoudi, agitatrice culturelle kabylo-parisienne et sa bande de copines berbères décident de danser sur les tables. Un youyou fuse, salvateur!

Mardi 23 août. La France entière sent encore pour quelques jours l'ambre solaire et pourtant c'est l'horreur qui éclate au petit jour. Des centaines de C.R.S attaquent les portes de la petite église à coups de hache. Henri Coindé déclame I had a dream de Martin Luther King au milieu des lacrymogènes et des pleurs d'enfants.

Après une courte nuit de festivaliers, nous apprenons, incrédules, la nouvelle. Les présentations de films prennent un goût amer. Sur la place, les choses vont très vite. On n'est pas encore à l'heure des réseaux sociaux, mais on a la solidarité supersonique! Dès le lendemain, 15H, une manifestation de soutien est improvisée, qui mêle festivaliers et Douarnenistes, réalisateurs et retraités, et aussi cette petite dame du quartier, toute remuée, qui a vu ça à la télé et qui trouve ça honteux... Le cortège est joyeux et indigné. On y croise une réalisatrice en sari et des bénévoles fatigués. Les deux co-directeurs du Festival ont eux aussi tout lâché pour fouler le pavé douarneniste avec leurs invités. Quoi de plus normal?

Et aujourd'hui? Quoi de plus normal que de donner la parole aux immigrés? C'est ce que propose l'association Etrange miroir, avec son taxiphone installé sur la Place du festival. Courez-y vite, et écoutez les témoignages de migrants tunisiens en Loire-Atlantique. Un bien joli travail... <http://etragemiroir.org/>

Caroline Troin



Dans les salles / Er salioù du

« J'ai même rencontré des Tziganes heureux »

Le film date ! Voyons donc... 1967. Même si tout, paraît-il, n'a pas changé, dans cette ville de Sombor, en Voïvodine, aux confins nord-est de la Serbie, peuplée de Slovaques, de Roumains, de Hongrois, autant que de Tziganes.

La beauté du premier technicolor du cinéma alors yougoslave éclate dès la première image et l'art de l'impressionnisme atteint des sommets presque réalistes, ou même surréalistes. Le défilé des scènes, successivement piaffantes et duveteuses, gagne une force saisissante, digne de la palette humaine représentée. L'histoire relatée n'est certes qu'une suite un peu décousue de rencontres

plus ou moins fumeuses, d'explosions saisies au vol, de brutaux affrontements.

Il faut se souvenir que nous sommes en 1967, dans un pays à peine sorti de la guerre, où l'on pataugeait dans de difficiles conditions matérielles. Malgré tout, dans la Yougoslavie d'alors, celle de Tito, grâce à l'art d'Aleksandar Petrovic, la truculence, presque exagérée, des mœurs de

l'époque trouve sa place, particulièrement celle de son héros, incarné par l'immense acteur Bekim Fehmiu, aux faux airs de Belmondo, d'un Belmondo balkanique, entouré de personnages tout aussi représentatifs des rapports humains d'antan...

Repasse jeudi 29, à 19h, à l'Auditorium

Un lieu, une histoire / Da bep bro he istor

Le marché de Prizren (Kosovo)

Jour de marché à Qulhan, les femmes catholiques des montagnes du Shar, vêtues de longues robes rouges, descendent en ville vendre du fromage et des légumes. Les grands-mères musulmanes de la Gora proposent du lait de brebis et des myrtilles des alpages. Un peu plus loin, les Bochniaques de Rečane ont préparé des galettes de céréales.

Depuis toujours, la grande cité de Prizren, au sud du Kosovo est un carrefour commercial, à la rencontre des routes de bergers qui se croisent dans la plaine de la Metohija. De l'Empire ottoman, Prizren a conservé une des plus belles čaršija des Balkans, un quartier peuplé de ferrailleurs, de barbiers et d'échoppes qui ne vendent presque plus aujourd'hui que des produits

chinois. Sur la rive gauche de la Bistrica, les maisons incendiées du quartier serbe dressent leurs façades calcinées au pied de la forteresse ottomane de Kalaja, témoignage des exactions de juin 1999. Après le retrait des forces de Slobodan Milošević, plusieurs milliers de Serbes ont été chassés par la guérilla albanaise, rendue aveugle après des années de répression.

Malgré ce passé récent, qui tourne en boucle comme un mauvais rêve, Prizren est encore une des villes les plus multiculturelles du Kosovo. « J'utilise quatre langues avec mes voisins : le romani, l'albanais, le turc et le bochniaque », explique Naser, un commerçant rom qui importe des radiateurs électriques d'Autriche, « quand j'étais enfant, mes voisins albanais parlaient mieux romani que moi ».

Plus de cent mille Roms ont été chassés du Kosovo en 1999, accusés collectivement de collaboration avec les autorités serbes par les extrémistes albanais. Dix ans plus tard, quelques ghettos tiennent encore à Malishëve, Rahovec ou Plemetina, cer-



taines familles sont revenues s'installer dans des bidonvilles de la banlieue de Pristina. Mais dans un pays, où le taux de chômage dépasse les 50% de la population active, les perspectives d'avenir sont bien sombres...

« A Prizren, les Roms n'ont pas de problèmes avec les autres communautés, contrairement à d'autres régions du Kosovo. Seulement, il n'y a pas de travail », continue Naser. Dans le vieux bazar du centre-ville, les chaudronniers roms ont fermé leurs portes les uns après les autres. « Nos métiers traditionnels sont en voie de disparition. Personne ne sait où nous allons, nous nous contentons de survivre au jour le jour ».

Voyageurs d'ici / Beajourien ar vro

Une barrière en moins

Dans notre rubrique « Voyageurs d'ici » du premier Kezako, samedi, nous présentions à travers des extraits d'entretiens le problème que pose la barrière de l'aire d'accueil de Douarnenez. Ouverte de 8h à 17h, et fermée le reste de la journée et le week-end, elle rappelait les heures les plus sombres des « camps » pour Tsiganes de la seconde guerre mondiale. Mardi, sur cette même aire, les gens du voyage de Douarnenez ont organisé un pot avec les voyageurs invités au Festival, Raymon Gurême, Milo Delage et bien d'autres. Raymond Gurême y a découvert des membres de sa famille ; Éric Prémel, directeur du Festival se souviendra quant à lui d'une enfant sortant de sa caravane, se figeant, éberluée, en voyant que la chanteuse Marcela Gyulas portait la même robe qu'elle. Une rencontre qui a fait de l'aire d'accueil de Douarnenez le centre de la mosaïque rom/voyageurs/tsiganes.

Vincent Nara Ritz, de « France Liberté Voyage » et expert pour le programme



Photo prise mardi, lors du pot offert par les voyageurs de Douarnenez (photo d'un auteur inconnu que l'on remercie!)

ROMED du Conseil de l'Europe en a profité pour revenir sur la législation des aires d'accueil, notamment au sujet de cette barrière. Des élus de Douarnenez, Quimper, Brest, Lamballe étaient aussi présents. D'autres rencontres sont prévues avec des responsables politiques. Aujourd'hui la presse locale a été invitée à revenir sur l'aire d'accueil, faire le point, rencontrer les « gens du voyage ». Au Kezako aussi il a fallu cette édition pour que nous nous allions voir nos « voisins », qui semblaient pourtant si

loin. « En 30 ans t'es jamais venu nous voir ! T'aurai pu passer boire un café », s'exclamait l'un d'eux. Cette foutue barrière était tout aussi symbolique que matérielle. Mais le Festival est passé par là. Nara Ritz a rencontré le maire de Douarnenez qui a annoncé qu'il allait enlever cette barrière. Comme ça on pourra passer boire un café à n'importe quelle heure. Comme le dit Solenn de l'équipe organisatrice, « c'est là que le Festival prend tout son sens ».

Dissidences : Trans, Intersexes / Disrannou : Treuzgenaded, Etrevediaded

« Hedwig and the Angry Inch » ou l'unité dans la différence

En adaptant au cinéma sa comédie musicale rock et baroque, modeste performance off-Broadway, John Cameron Mitchell ne s'attendait sûrement pas à voir son Hedwig devenir un des plus grands succès du cinéma indépendant américain, encore moins à le voir hisser au rang de film culte.

De loin, Hedwig and the Angry Inch pourrait faire penser à un « drag-queen movie », dans la même veine que Pricilla folle du désert ou le Rocky Horror Picture Show, mais il n'en est rien.

Sorti en 2001, Hedwig and the Angry Inch remet bien au goût du jour le glam rock, sonne le retour à la mode des paillettes et des strass des années 80 – mais au delà des perruques et des chaussures à plate-formes démesurées, Hedwig est aussi et surtout le projet qui permettra à toute une génération de grandir en clamant haut et fort « qu'il est normal d'être différent ».

Le canevas du film, qui n'est qu'une excuse, est une histoire d'amour torturé. Hansel devenu Hedwig à la suite d'une opération ratée lui ayant laissé un « angry inch », bout de chair inutile entre les jambes, cherche sa seconde moitié, celle dont il aurait été séparé, celle qui serait dotée de tout ce qu'il lui manque « la grâce, la chance, l'amour ». L'intrigue, si tant est qu'il en ait une, repose donc

« Hedwig and the Angry Inch »
mercredi 27,
à 23h, au cinéma Le Club

sur cette quête et la relation amour/haine d'Hedwig et de son ancien amant et rival Tommy Gnosis, devenu star du rock en lui volant toutes ses chansons.

En plus de briller dans le rôle d'Hedwig, John Cameron Mitchell assure également avec un certain talent la réalisation de ce premier film. Sa mise en scène sait rester modeste et exploite avec intelligence l'aspect hybride du projet, à la fois spectacle et film de cinéma. Se contrefichant totalement de la cohérence, du bon goût, ou de la vraisemblance et mélangeant les genres, Mitchell nous raconte l'histoire de ce personnage à la vie ratée à travers ses chansons, comme une série de clips théâtraux.

Hedwig se demande si deux personnes séparées peuvent redevenir une, et rappelle ainsi les phrases du Banquet de Platon, ou plutôt la version qu'y donne Aristophane de l'origine de l'amour :

« À l'origine, il y avait trois sexes – les hommes, les femmes et les hermaphrodites. » Terrifiés de les voir heureux, les Dieux les auraient coupés en deux afin de les forcer à chercher leur seconde moitié, de trouver leur complémentarité, de créer, retrouver leur unité.

Ce qui touche sûrement le plus dans Hedwig, qui lui donne un caractère universel et qui en fait un film qui trouve un écho fort bien, au delà de la communauté LGBT, est sans doute sa modestie et sa sincérité. Parce qu'il montre que le sexe est quelque chose que l'on peut laisser derrière soit par amour, que le genre est une catégorie fluide qui se redéfinit sans cesse, parce qu'il prétend que nous sommes tous incomplets, ce film très personnel se fait la porte-parole de la politique des différences, celle qui prétend que c'est justement ce qui nous unit.



Dans les salles / Er salioù du

« Deaf Jam » : « Une dédicace à tous ces malheureux qui parlent avec leur bouche »

Ce documentaire de Judy Lieff amène le spectateur à New-York, et plus précisément à la Lexington School, qui propose des ateliers de slam et poésie. Durant 1h10, le film suit la scolarité d'Aneta Brodski, sourde

qui entame ses premiers pas de slameuse, entre hésitation, doute, exaltation.

Avec ces ateliers, la classe participe à une audition pour intégrer l'équipe de slam de New York. Les enseignants poussent leurs élèves à approfondir leur réflexion sur la langue, les incitent à chercher les émotions qui rendront compréhensibles, même aux entendants, leur poésie. Deux élèves seront sélectionnées. Faut-il traduire le poème alors qu'il est mouve-

ment, geste, image ? « Les entendants me comprendront-ils ? », « Je les forcerais à me regarder ! » décide Aneta, qui refuse la présence d'une interprète. Elle ne sera pas sélectionnée pour les finales, mais repérée par une jeune slameuse, d'origine palestinienne, alors qu'Aneta a vécu sa prime jeunesse en Israël. Elles travailleront ensemble sur le 1^{er} poème bilingue. Derrière l'histoire de cette jeune fille en lutte transparait l'histoire des sourds,

à travers des phrases, des images d'archives, des photographies, des extraits du journal intime d'Aneta. L'un des enseignants rappelle : « Aujourd'hui on ne parle plus d'éradication, mais de génétique. Le corps médical souhaite éliminer la surdité. Sauf qu'elle ne disparaîtra jamais ; elle sera simplement humiliée. C'est un combat idéologique. »

mercredi 27,
à 11h, à la MJC

Alain Keler

Alain Keler a zo luc'hskeudennner. Divizet n'eus mont e darempred gant Romed e Europa a-bezh. Bet e bet e Bro Slovakia, Tchekia, Italia, Kosovo, Serbia, Hungaria... hag e Bro C'hall.

Perak labourat war dem ar Romed? « Liammet eo gant ma istor. Araok an Eil Brezel Bed, an darn vrasañ dud a oa a-enep ar Yuzevien ha Yuzevon. Abaoe fin ar brezel ha betek bremañ eo tro ar Romed. C'hoant m'oa dizoloñ ha diskouez penaos ha petra 'oa vevet ganto ».

Pa errue en ul lec'h, klask a rae ur « fikseur », da lâret eo unan bennak a c'helle sikour anezhañ evit ober al liamm etrezañ ha tud ar vro. Dont a rae meur a wech ha kemer a

rae amzer evit m'o dije fiziañs an dud 'benn gellout luc'hskeudenniñ anezho.

Spontet eo bet gant ar gouenelouriezh. Ur wech 'n doa pedet Milan, ur vignon Rrom eus Bro Slovakia en ur preti. Ar servijourez he doa goulennet digantañ « Hennezh 'zo ganeoc'h ivez? Debrñ a raio amañ? », kustum eo Milan. Ne doa lavaret tra bet.

Bemdez ez eus dibunadegoù neo-nazi e Bro Tchekia. E 2009, Alain Keler 'oa aet d'ar vanifestadeg neo-nazi vras e Litvinov. Aozañ a reont meur a zarvoudoù a-enep d'ar Romed « Da skouer, pevar vloaz 'zo, plantet o doa tan e-barzh ti ur familh Rrom. Ur plac'hig a zo bet devet bras. ».

Hervez ar paotr « ret 'vefe da



Alain Keler o tislepañ deomp e beajou

Europa lakaat gwask war ar gouarnamantoù evit ma fiñve an traoù! ».

Alain Keler a décidé d'aller à la rencontre des Roms à travers l'Europe depuis les années 90. La situation est alarmante et se dégrade de jour en jour avec la montée massive du racisme, de l'extrême droite et des attaques

à leur rencontre. Selon lui, l'Union Européenne se doit de réagir très rapidement.

L'exposition d'Alain Keler « Parias : Les Roms en Europe » est visible à la Salle des Fêtes, ainsi que son ouvrage « Des nouvelles d'Alain » qui retrace ses voyages.

Korn ar yezh

Eric Tymen, Bouzar ha brezhoneger



dessin de Marianne Larvol

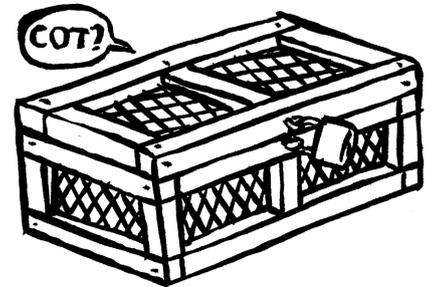
A-youl vat e labour Eric evit ar festival abaoe tri bloaz. Ober a ra war-dro degermer ar re vouzar hag an tikiji er salioù sinema. Brezhoneger eo ivez hag entanet gant ar yezh. E anv-sign a zo arouez penn-ar-bed gant an dorn war e galon.

Penaos out deuet da zeskiñ brezhoneg?

E skol ar re vouzar er Felger e oan pa oan krennard. Eno 'm eus graet anaoudegezh gant ur paotr en deus kroget da zeskiñ din un nebeut gerioù. Dedennet on bet diouzhtu. Pa 'z on distroet er ger evit ar vakañsoù hañv 'm eus goulennet gant ma zud ha ma zud-kozh mard anavezant ar gerioù 'm boa desket. « Er familh 'vez komzet brezhoneg, gouzout a rez » o deus respontet din. Ne 'm boa ket merzhet evel-just dre ma oan bouzar. Ma zud a labour e-pad ar sizhun. Setu ma 'z afen gant ma marc'h-houarn betek ti ma zud-kozh d'ar meurzh hag e chomen eno betek ar gwener. Ma mamm-gozh a ouie lenn ha skrivañ. Ganti 'm eus desket kalz gerioù ha yezhadur.

Pa 'z out en em gavet er skol en-dro 'peus kendalc'het gant ar yezh?

Ne 'meus ket. Ar seurezed o deus gwe-



let 'm boa kroget da zeskiñ brezhoneg. Galvet o deus ma zud kerkent. Displeget 'zo bet dezho e oa difennet ober gant ar yezh-se er skol. Eno 'veze desket galleg ha mat pell 'zo. Lavaret o deus dezho be zifasfe netra ar brezhoneg din ha ne teufen ket a-benn da zeskiñ galleg mat. Ma zud o deus goulennet diganin chom a-sav. Met kendalc'het 'm eus da zeskiñ dre guzh en ur lenn pennadoù er gazetenn a veze dalc'het ganin e-barzh ur c'hlaser. Ur bern 'm boa dastumet. Un deizh on bet paket gant va zad. Fuloret ruz e oa. Roget en doa an holl pennadoù dastumet ganin. N'on ket bet digaloneket avat.

Voyageurs d'ici / Beajourien ar vro

Ar beajoù, kontet gant ur paotr eus ar vro

Gwechall gozh, an holl 'oa war an hent. Ne oa ket koñje da chom muioc'h evit daou zevezh en ul lec'h. Pa en em stalien HOP, poent 'oa mont kuit dija! Mod all e teue ar jandarmed da gas ac'hanomp kuit! Neuze evit heuliañ ar skol, ne veze ket aes... 'oa ket tu deskiñ lenn na netra.

War ar marc'had e oa graet goap ouzhomp. Lakaet e foñs ar sal-klas gant ur folenn ha setu tout. Beajet hon eus e Breizh a-bezh hag e pep lec'h e Bro C'hall memes: Valence, Grenoble, Saint-Etienne, en Norzh ha memes e Bro Holland!

Du-se e riñsen ar siminalioù gant ma zad. Boaziet oamp labourat 'barzh ti un nebeud tud, a-wechoù e kemeremp tud ouzhpenn ha goude HOP, poent oa mont d'ul lec'h all. Ha pa fiñvemp, an hini a anaveze gwelloc'h an hent a lake tammoù geot war ar c'hoazhioù-hent. Ya gwir eo, lakaet e veze geot. War an tu dehou ez aemp hag HOP, un tamm geot evit diskouez an hent da heuliañ. Ur gizh kozh eo peogwir e raen an dra-se gant karr-tan ma zad-kozh ha

gwechall e rae-eñ memestra gant e gezeg. E mod-se e veze graet peogwir al lod vrasañ ne 'ouient na lenn na skrivañ, ha kalzig a zo e-giz-se c'hoazh hiriv an deiz. Neuze en ur implij an doare mañ, e kave an holl e hent. Ouzhpenn-se ne oa ket distruj rak n'eo ket lous ar geot, dre forzh tremen war-nañ gant ar c'hirri, mont a rae diwar wel tamm-ha-tamm. Ahhhh gwechall e implije ar veajourien doareoù mod-kozh met pell oant da vezañ sot (c'hoarzhadegoù)!

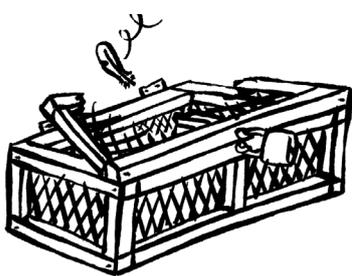
Extraits en français « À l'époque, tout le monde bougeait partout. Mais bon on n'avait le droit qu'à 48 heures sur un stationnement. Quand on voyageait à plusieurs, celui qui connaissait la route, quand il arrivait à un carrefour, il commençait à mettre 2-3 touffes d'herbe pour indiquer le gens. Alors les gens qui venaient derrière ils voyaient l'herbe ici et HOP, ici à droite, donc fallait prendre par ici. Ahhh autrefois ils étaient un peu arriérés les gens du voyage, mais il se débrouillaient bien quand même! (rires) »

Sur la place / War ar blasenn

Tripot Linguistique en LSF

Le Tripot Linguistique est un jeu littéraire, inventé par Philippe Doray. Maïwenn Finont, mi-entendante, mi-sourde a cherché comment le transposer en LSF. Les « cartes mots » sont ainsi remplacées par des « cartes configuration » (forme prise par les mains dans la réalisation d'un signe) et le jeu

a été testé pour la 1^{re} fois hier sur la place. L'expérience a fonctionné. Les participants ont pris du plaisir à jouer et les « phrases » exprimées (souvent des historiettes) ont déclenché de nombreux rires parmi les joueurs et observateurs. Il n'existe pratiquement pas de jeux spécifiques à la LSF et cette première est très encourageante. Le jeu est convivial et non-compétitif. Il développe l'imagination et l'écoute visuelle. Il sera à votre disposition au stand des interprètes toute cette semaine. Avis aux amateurs!



Demandez le Programme / Petra Nevez?

Aujourd'hui

Mauricio Santana,
hip-hop/ Jazz,
21h15 sous le chapiteau

Programme films Syrie
Programme de courts métrages du collectif Abou Naddara et d'artistes Syriens, spots
«2 min pour la Syrie...»
A partir de 22h30

Débat:
«La langue Romani: Outil de communication et référence identitaire», en présence de Saimir Mile, Stefka Stefanova Nikolova, Kujtim Paçaku, Gérard Alle.

Librairie:
Ouverte tous les jours de 14h à 22h

Vos Gueules Les Mouettes:
En direct sur la place du festival tous les jours à partir de 13h

Radio Kerne:
Emission spéciale festival de 17h30 à 18h30

Canal Ty Zef:
Sous le chapiteau à partir de 22h

Cours de Romani:
17h, près de la tente invités

Mercredi

Pallabre à la MJC: 10h,
Rrom des Balkans, Une histoire spécifique avec Borka Vasic, Laurent Geslin, Kujtim Paçaku, Simon Rico.

Rencontres du Salon d'Images:
14h-15h30, Derrière Le Mur, Improvisation filmée, 16h-17h, Putain de Trans!

L'équipe du Kezako:

L'équipe bénévole: Hélène, Lorène, Enora, Caro, Jean-François, Julien, Tony, Claude, Pierre, Marianne;
Courrier des Balkans: Jean-Arnault, Laurent, Simon, Jovana; **Dépêches Tsiganes:** Isabelle, Évelyne, Olivier;
Photographe: Lucas